

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Mathieu K. Blais, Daphné B., Virginie Francoeur

Sébastien Dulude

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82049ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S. (2016). Review of [Mathieu K. Blais, Daphné B., Virginie Francoeur]. *Lettres québécoises*, (161), 46–47.



MATHIEU K. BLAIS

Tabloïd

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QE », 2015, 114 p., 18,95 \$.

Abonnez-vous!

La très sélecte série QR du Quartanier s'enrichit d'un titre qu'on verra assurément figurer dans plusieurs palmarès critiques et listes de finalistes de prix au cours des prochains mois (NDR: écrivant ceci, j'apprenais qu'il était sur la liste préliminaire du Prix des libraires). *Tabloïd*, premier recueil de Mathieu K. Blais, assène une dose quotidienne de désespoir brillamment livrée à nos portes.

Voilà un ouvrage dont on comprend rapidement le concept, la forme et le propos, sans que l'élan de lecture et l'intérêt s'en trouvent le moins du monde ralentis. Mathieu K. Blais offre un recueil remarquablement soutenu, limpide sans verser dans l'évidence, grinçant à souhait et d'une prodigalité d'images réjouissantes.

Les 91 poèmes de ce *Tabloïd* (trois mois, donc?) ont en commun une amorce radicalement et invariablement réitérée: « chaque matin ». En bref, chaque matin, un *homme 7up* se fait dicter par les manchettes du jour ce qu'il doit mais surtout ce qu'il ne peut accomplir.

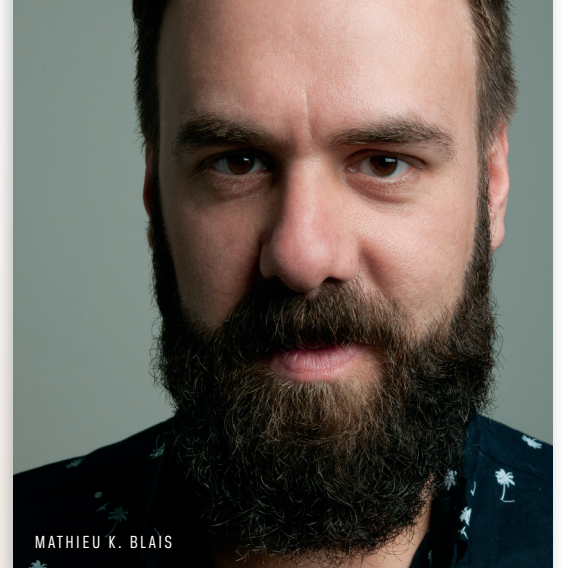
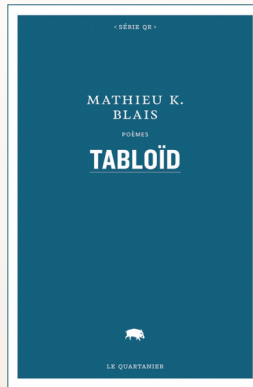
On sait que le *tabloïd* est associé à un format de journaux populaires, populistes, ou même jaunes, anciennement vendus à la criée sur les boulevards; l'étymologie du mot y ajoute le sème de la *compression*, dérivé de son acception première en pharmacologie pour désigner des doses comprimées. Posologie violente, donc, que cet oracle quotidien engourdissant prononcé par les grands horlogers du monde qui ont à cœur de régler à *low* le cours des vies de chacun:

*chaque matin le soleil
badigeonne les fenêtres
et chauffe les restants du décor
où j'apprends le texte de ma vie par cœur
déjeuner en tête-à-tête avec ma tête
qui me donne la réplique
une visite guidée de l'ennui* (« Poème du jour », p. 23)

Pourtant, à qui se destine ce mode d'emploi obligatoire du monde? Car, à lire ces dépêches matinales qui s'adressent autant au lecteur qu'au « je » du texte, on observera que ce dernier se dédouble, ou fantasma, bon enfant, de s'extraire de sa propre existence comme afin de ne pas obtempérer aux désespérants commandements qu'on lui ressasse: « le lit se redéfait tout seul/pour qu'on s'occupe de lui/j'y allonge ma doubleure/et plonge dans le creux d'une piscine/d'un roman d'été plein de meurtres/qui réchauffent le cœur/et vice versa » (« Abat-jour », p. 56).

De toute façon, il est *de facto* exclu de ce monde sensationnel qu'on lui présente, pris dans ses propres scénarios aliénants:

*chaque matin on passe sa vie
à ne pas passer aux nouvelles
à prendre une petite marche après souper
à prendre une petite marche après souper
à prendre une petite marche après souper
et chaque fois on rate la sortie* (« Précis de torture », p. 66)



MATHIEU K. BLAIS

Ce *Tabloïd* est en définitive le jalon d'un cycle implacablement court, *remake* identique de la veille qui ne laisse aucune chance de seulement concevoir un projet qui défie cette périodicité (« chaque matin [...] ne fut pas le début/d'une grande histoire d'amour » [p. 68]) et à travers lequel tout un chacun n'arrivera jamais à passer à l'histoire ni même à dire « quelque chose/de mémorable » (p. 21), tout juste capable de vieillir « avec la précision d'un photocopieur/dernier cri » (p. 53).

Sous le joug de cette vie plus grande que nature qui force un repli inoffensif, ne reste qu'à soigner obsessionnellement ses pelouses, à trier ses miettes et menus déchets, à obéir à la météo ou à écrire, inlassablement, le même poème qui nous taraude la nuit, avant chaque matin. Chacun ses lubies.



DAPHNÉ B.

Bluetiful

Montréal, L'Écrou, 2015, 103 p., 10 \$.

L'3 au temps d'Instagram

Admettons-le: médias sociaux et hyperinstantanéité du monde ont un effet sur les formes et pratiques d'écriture. Alors qu'une lourde vague critique désignant le soi-disant narcissisme de cette ère du moi semble se résorber – ou du moins se nuancer –, on assiste à un ressac d'œuvres qui font de ces nouvelles communications une force vive.

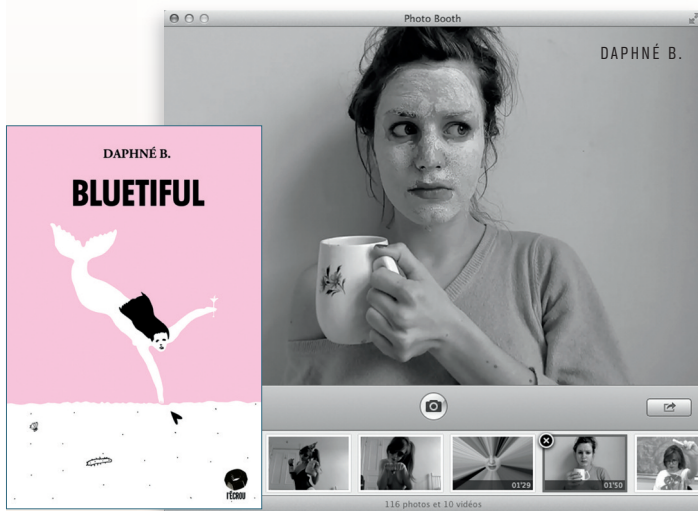
Daphné B. signe un premier recueil qui tente d'embrasser le vide médiatisé par nos écrans lorsque la communication se rompt. Seulement, rien n'est moins vide que la solitude sur internet, source infinie de distraction:

*nimbée du halo
de mon écran
d'ordinateur*

*la ville chuchote
sous mes couvertes*

*ne dit plus
qu'une seule chose*

www.youtube.com/watch?v=xFYQQPAOz7Y (p. 38; je vous laisse vous perdre dans la musique et le moment)



Bluetiful regorge de ce web-langage ingénieusement manipulé qui confère aux poèmes une vivacité franchement intéressante, comme si les textes se montraient en train de s'écrire ou en train d'attendre qu'un événement se produise — qu'une *notification* rougeoie. En attendant, « il s'en vide des compliments » (p. 50) dans ce monde très *lol*, immense bocal dans lequel les perles gisent parmi les trolls et les photos de bébés, ainsi que nous le montre cette *cute* sirène sur la couverture, qui plonge, martini à la main, pour récupérer un petit cœur ayant coulé au fond de l'eau rose. Mais il faut plonger, parce qu'en surface l'écran est un miroir déformant (on n'échappe pas au destin de Narcisse) dans lequel on se voit tantôt avec « l'air d'une femme / comme il y en a / à la pelletée » (p. 25), tantôt « comme la fille dans la vidéo / celle qui convulse sur le divan » (p. 72), tandis que plus profondément, en eau froide, dans le février de sa solitude, « les fruits espèrent / dans leur graine » (p. 82). C'est triste, et souvent très beau, *bluetiful*, oui.

Toujours en attendant, il y aura « youtube les paroles / que je voudrais / écrites pour moi » (p. 62), la fête, l'ivresse et les escaliers à débouler et remonter, les gars qu'on ne « reverra plus jamais / mais on s'est revus quand même » (p. 30), les poèmes, « au moins » (p. 17), et, enfin, l'envie nostalgique de sortir de tout ça, d'aller voir sa grand-mère, « ouvrir [son] frigidaire / et dire / y'a rien de bon » (p. 77). *Mom's spaghetti*, chantait l'autre.

Le danger de « sentir la tarte » (p. 35)

Les poèmes de Daphné B. sont des feux de paillettes d'une étonnante luminosité, des appels au réconfort, pour qui veut croire qu'« ici il y a une histoire » (p. 93). À travers ces feux de Bengale, on découvre pourtant des pépites sans éclat, « du name-dropping » (p. 65), « woody allen / raconte-moi une joke » (p. 87), la blague *inside* du gars édenté ou la « tisaneeeee » (p. 60) qu'on s'en fout comme d'une nounou qui rime avec balloune (p. 67). S'agirait-il simplement de ne pas les *liker* ?

C'est dommage, puisque la vraie pudeur de ce recueil ne se trouve pas dans ces faux-fuyants similirigolos. On la sentira plutôt dans cette attitude paradoxale et toute contemporaine qui consiste à se mettre à nu tout en mesurant sans cesse son pathos intime, car dans cette arène on peut mourir vite, selon que le pouce pointe vers le haut ou pas. Il faut dès lors se construire un extérieur étincelant, même si l'enjeu véritable, une fois la communication établie, est de trouver quelqu'un qui sache voir entre les écailles : « je veux que tu me voies / de l'intérieur / que tu me prennes / par la poignée » (p. 34).

Or, manifestement — et cela fonde le charme du tout —, le sujet du livre n'est pas pris au sérieux par l'autre : « gagagougou / un poète me parle / comme si j'étais / une chenille » (p. 53), « on me prend / par la main / en me disant / c'est incroyable » (p. 54). C'est le péril, peut-être, des surfaces trop brillantes.



VIRGINIE FRANCCŒUR

Encres de Chine

Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2015, 66 p., 14 \$.

Buffet chinois

Virginie Francœur, qui publie des articles « autant dans la presse écrite que virtuelle » (4^e de couverture), propose un regard sur l'Orient où se trame en parallèle une histoire d'amour qui tourne mal.

J'ai de prime abord pensé que Virginie Francœur ne connaissait rien de la poésie contemporaine tant ce premier recueil est gauche. Mais, puisqu'elle est la fille de Lucien du même nom et de Claudine Bertrand, il doit bien s'être trouvé quelques livres de poésie dans son environnement. Son écriture, toutefois, donne nettement à penser le contraire.

Virginie Francœur
Encres de Chine



Je ne doute pas que le(s) séjour(s) que l'auteure a effectué(s) en Chine l'ai (en) t marquée, inspirée. Ces encres de Chine, je les espérais honnêtes, senties ; elles auraient été convenues, à la limite, que j'aurais pu les apprécier, tant l'Orient poétique ne me lasse pas.

Mais on est ici en présence d'une écriture qui ne semble avoir aucune idée que la poésie est autre chose que de belles impressions humanistes ou une romance sur fond exotique. Les clichés y sont distribués à une cadence effarante, les ruptures de registres de langue sont légion, le rythme s'échoue et le ton, dans l'ensemble, est celui d'un journal intime dont on aurait transformé la prose en vers par de simples retours à la ligne. Je crois que ce passage résume tous ces problèmes à lui seul :

*Tu m'as dit je décrocherais la lune
Ou n'importe quoi qui fait rêver
J'aime ça les Harlequin
Alors tu m'as rêvée en Imax 3D
[...]
Les probabilités
Alpha Bêta Gamma
De rencontrer quelqu'un
Sur un autre continent
Sont assez faibles
Encore plus sur la Muraille
[...]
C'était pas mal plus réel
Que les théories en cours stats (p. 31)*

Ailleurs, la mièvrerie atteint des abysses : « Quand le temps s'évanouit / C'est juste du beau qu'on se souvient » (p. 57). Quant à l'originalité, elle fiche le camp à la première occasion : « Sous un soleil Van Gogh / D'une main Picasso / Ivy Tram dessine » (p. 19)... la Joconde, sûrement.

Quelque magique ait pu être la rencontre, et souffrante la rupture, cette histoire sinoromantique « en je mineure » (p. 30) méritait mieux que ces pensées de carte de St-Valentin : « Le passé s'est tu / Le présent c'est toi » (p. 43).

Un dernier morceau pour la route ? « Do / Ré / Mi / Fa / Sol / La / Si tu pouvais me lire » (p. 55), et la gamme de mièvreries est complète.